

Et une fenêtre s'ouvrit...

Delphine Glachant

Psychiatre au centre hospitalier Les Murets (94)

LA CRISE sanitaire est arrivée, presque par surprise. Très vite, en unité d'hospitalisation, à l'hôpital Les Murets, en grande banlieue parisienne, quelque chose s'est passé. Un ressaisissement, l'apparition d'un contour qui allait nous permettre d'habiter ce lieu en travaillant sur la quotidienneté, la possibilité paradoxale de faire de l'ouvert alors que tout se fermait, structures, pavillons, chambres. Vingt-cinq personnes en soins et une équipe de professionnels allaient vivre une aventure commune face à l'adversité. Sidérés par ce qui arrivait, soignés et soignants ont appris les contraintes du confinement énoncées chaque jour par la cellule de crise : confinement en chambre pendant quatorze jours pour les entrants, interdiction de sorties des patients dans le parc sauf accompagnées d'un soignant, interdiction des permissions, des visites, des tours en ville pour acheter des clopes... Les structures d'accueil extra-hospitalières étaient fermées (CATTP, hôpital de jour). Fort heureusement, en ambulatoire, les

consultations et visites à domicile indispensables ont continué. Le club thérapeutique a rapidement ouvert aussi une ligne téléphonique permanente et un groupe whatsapp soignés/soignants afin de garder contact. Mais les possibilités d'allers-retours avec l'extérieur étaient suspendues. La circulation d'un lieu à l'autre, si importante dans le processus thérapeutique, n'était plus possible. Situation inédite et étrange. Une guerre sans armée et sans arme était déclarée, contre un virus invisible. En toile de fond, la mort était là et il n'était pas question de nous laisser mourir, ni de la Covid, ni de l'enfermement. Cette expérience inédite, six membres du personnel engagés dans les soins psychiques, de statuts différents, vont vous la raconter. Elle s'appuie sur ce qui fait notre culture de service depuis des années, la psychothérapie institutionnelle, et sur la place laissée à l'art. À la façon d'une constellation, chacun son style, chacun son analyse, chacun ses émotions.

Asile, demandeurs d'asile
Communication
Complémentarité, collaboration, coopération, polyvalence
Confinement
Covid-19
Crise
Créativité, inventivité
Equipe soignante, travail en équipe
Espace
Liberté
Lien social
Numérique
Pandémie
Pratiques institutionnelles
Psychiatrie institutionnelle

Entre-vu, un autre possible en psychiatrie

Michaël Wizmann

Psychologue, centre hospitalier Les Murets (94)

NOUS sommes quelques-uns à ressentir l'urgence de témoigner de cette période de confinement sanitaire dans ce pavillon hospitalier psychiatrique Héloïse. Comme en témoigne ce dossier. Peut-être parce que nous sommes un petit groupe animé depuis longtemps par un étrange désir de changer un peu les pratiques, et que certains de ces changements ont semblé se produire comme par surprise. Surprise qui a interrogé les sujets sur leurs désirs bien plus radicalement que la situation antérieure, faite de *statu quo* et d'équilibres conflictuels bien connus. Ce désir d'écrire est peut-être aussi une façon d'affronter une inquiétude à l'approche du déconfinement. Hannah Arendt a décrit comment, au sortir de la guerre, beaucoup ont connu une sorte de crise existentielle. À l'urgence d'agir dans des situations donnant un sentiment accru d'engagement de tout l'être durant la guerre s'oppose en effet le retour à un régime normalisé où tout est plus lent, dépend à nouveau de l'ensemble du corps social et où les situations, ce qu'on en pense, et les actes eux-mêmes, retrouvent leurs

nuances infinies et complexes. Une sorte de perte de l'évidence, que tous n'ont pas bien vécue. En particulier parmi les plus engagés. Il me semble que ces remarques d'Hannah Arendt valent aussi pour les circonstances fondatrices de la psychothérapie institutionnelle.

Ces nouvelles contraintes sanitaires ont remodelé les pratiques d'une façon inattendue. Contraintes qui ont valeur de limites, mimant le réel tout en le mettant à distance. Ce qui en soulage certains patients (et soignants). Rien d'étonnant à ce que durant cette période, où le réel a pesé plus fort que d'habitude, nous ayons dû en recréer des interprétations. Toujours est-il qu'un peu de liberté a surgi, accompagnée d'angoisses liées à la Covid, mais aussi liées à la liberté elle-même. L'inorganisation initiale a fait place progressivement à une somme d'initiatives qui se conjuguent pour fabriquer du nouveau. Et réinventer des outils que d'autres ont sans doute expérimentés avant nous. L'effet de bougé en photographie rend bien compte

du flou soudain qui s'est produit. Insupportable pour les uns, libérateur pour les autres. Le bougé, le tremblement, le flou, tel un calque ne recouvrant plus qu'imparfaitement le motif sous-jacent, voilà l'espace entrevu qui s'est ouvert, révélant comme la profondeur du champ des possibles, qui nous est habituellement masqué par l'illusion auto-renforçante de l'étant. Mais révélant aussi l'état antérieur dans sa face mortifère. Difficile découverte qui explique peut-être les réactions vives, à tous les niveaux, durant cette période. A la manière de la frange d'inconscient mise en lumière par le rêve, nous avons entrevu ce que serait une pratique autrement contrainte, c'est-à-dire libérée de l'état des contraintes antérieures.

Je me propose d'évoquer quelques aspects de la vie institutionnelle bougée par le confinement sanitaire, à la veille du déconfinement du 11 mai 2020. Avant que tout ça ne s'estompe devant les nouvelles évidences aveuglantes qui ne manqueront pas de voiler l'entrevu. Car à la faveur de cet élément non prévu surgissant sur la scène institutionnelle, c'est à une accélération d'une mutation déjà en cours dans ce service que nous avons assisté.

Rupture de l'immuabilité des effectifs et des plannings, nouveaux intervenants et nouveaux modes d'intervention, inventés au fil des jours. Improvisation créatrice réinstituant chaque geste quotidien, tout d'un coup questionné. Suspension de certaines habitudes. Sentiment de refaire équipe. Une feuille de jour affichée dans le réfectoire. Des ateliers qui sortent de leurs lieux habituels. Changement d'échelle. Expositions temporaires, écriture, danse, chorégraphie, lectures à haute voix. Colonisation par l'art. Tous dans le même bateau. Nouvelle organisation plus systématique permettant d'échapper à l'arbitraire. Courses, cigarettes, lessive, deux services pour les repas, café partagé de onze heures. Entretiens déambulatoires dans le parc. Assouplissement des rôles...

Ce témoignage se nourrit d'abord de mon expérience *in situ* durant cette période, mais aussi de nombreux échanges précieux avec tous mes camarades. Je les en remercie profondément.

J'ai conscience d'écrire un témoignage partiel, partial et subjectif. Nous devons partager encore nos expériences singulières pour créer l'ébauche d'un impossible récit commun, mais surtout pour continuer à faire équipe après. Car il y aura un avant et un après.

Quand une urgence en cache une autre

Isabelle Tissier

Psychomotricienne, CH Les Murets (94)

QUAND une pensée en suggère une autre, parfois il se produit un agencement, une idée, un déplacement, où l'on peut convoquer une communauté en partage, et les idées naissent et ça donne, ça offre, ça *générosite* de belles choses...

Nous procédons souvent comme cela à l'atelier Café ciné burlesque, avec Catherine, Michaël et nous autres. On lance, on offre sur la table la table des matières : films, textes, dessins, mots, et on se met à jouer comment la matière nous parle, nous fait bouger, nous fait penser, comment on est parlé, pensé par elle. Apprendre à désapprendre.

C'est un laboratoire du chaos, du désordre, mais ça agence, ça fusionne et ça distingue tout à la fois, ça sculpte des objets du chaos, ça façonne l'espace que nous souhaitons commun, porteur d'un « ça peut se passer autrement », d'un déplacement. Ainsi, en se débattant avec ses propres contradictions, l'homme moderne laisse place à l'homme burlesque.

La période covidienne *nous mesure barrière*. Il nous faut bien éprouver le hiatus entre liberté et respect d'autrui. De fait, le confinement général contraint chacun à éprouver ce hiatus, à le « résoudre » *de la*

même manière : pour ne pas mettre en danger autrui, on se prive de liberté, de lien social (bien entendu, chacun ne vit pas le confinement de la même manière qu'un autre.)

Pour accueillir ce chaos soudain, il nous faut composer et oser, quitte à nous faire passer pour criminels : l'urgence n'est pas aux seules parenthèses. Bien sûr, prendre très au sérieux l'urgence de sauver des vies covidées. Mais aussi sauver nos vies confinées. Celles et ceux qui n'ont pas attendu qu'un virus les confine pour être confinés sont d'autant plus touchés. Il nous faut alors redoubler d'attention soignante, être là, lutter contre le virus de l'abandon, celui de l'oubli, maintenir le lien, les bouts d'existence.

Continuer d'affirmer nos craintes, nos doutes et les mettre en jeu. Prendre part, autrement que « sous garanties de ». Qu'on le veuille ou non, ici plus que jamais, les garanties ne peuvent toutes être là, et il nous faut retrouver, « pour de vrai », ce que l'on nous a ôté depuis trop longtemps : notre bon sens, notre sens de la responsabilité, notre sens de l'engagement – et résister aux faux amis : le dévouement, le sacrifice et l'héroïsme du bon personnel soignant.